

« L'Euphorie perpétuelle » : *Lunes de fiel* de Pascal Bruckner et l'échec de la vie à deux

Ruth Amar¹

Recibido: 02/03/2021 / Aceptado: 22/04/2021

Résumé. Pascal Bruckner s'interroge sur l'évolution des rapports amoureux, la vie conjugale, le désir et les aspects associés au bonheur selon la conception occidentale. Poursuivant un raisonnement où il met en doute le bonheur des relations conjugales dans son roman *Lunes de Fiel*, il dresse une critique de la conjugalité des années 1980. Bruckner examine la conception du bonheur dans la vie conjugale en exposant l'opposé de sa formule : en exhibant la faillite du couple, il y interroge incessamment les rapports de domination et d'humiliation. Y-a-t-il une possibilité d'atteindre le bonheur au sein de la vie conjugale ? Le présent article insistera sur ces questions en analysant la manière dont Bruckner manie son texte littéraire déjà en 1981, afin d'élaborer de façon fictionnelle les idées philosophiques qui seront émises quelques vingt années plus tard dans ses essais.

Mots clé : Pascal Bruckner, euphorie, bonheur, conjugalité, échec, passion, ennui, banalité.

[es] “Euforia perpetua”: *Lunes de Fiel* de Pascal Bruckner y el fracaso de la convivencia

Resumen. Pascal Bruckner analiza la evolución de las relaciones románticas, la vida matrimonial, el deseo y los aspectos asociados a la felicidad según la concepción occidental. Siguiendo una línea de razonamiento donde cuestiona la felicidad de las relaciones conyugales en su novela *Lunes de Fiel*, elabora una crítica de la conyugalidad en los años 1980. Bruckner examina la concepción de la felicidad en la vida matrimonial al exponer lo contrario de su fórmula: al exhibir la quiebra de la pareja, cuestiona constantemente las relaciones de dominación, humillación y destrucción en la monogamia. ¿Existe la posibilidad de alcanzar la felicidad dentro de la vida matrimonial? Este artículo insistirá en estas cuestiones analizando la forma en que Bruckner maneja su texto literario ya en 1981, con el fin de elaborar de manera ficticia las ideas filosóficas que se expondrán unos veinte años después en sus ensayos.

Palabras clave: Pascal Bruckner, euforia, felicidad, conyugalidad, fracaso, pasión, aburrimiento, banalidad.

[en] “Perpetual Euphoria”: Pascal Bruckner's *Lunes de Fiel* and the Failure of Living Together

Abstract. Pascal Bruckner interrogates the evolution of passionate relationships, married life, desire and different aspects of happiness in the Western world. He questions the happiness of conjugal relations in his novel *Lunes de Fiel*, where he critiques conjugality in the 1980s. Bruckner examines the conception of happiness in married life by exposing the opposite of its principle: by exhibiting the bankruptcy of the couple, he constantly questions the relations of domination, humiliation and destruction in monogamy. Is there a possibility to achieve happiness within married life? This article will insist on these questions by analyzing the manner in which Bruckner handles his literary text in 1981, already elaborating in a fictional way the philosophical ideas which he will put forward in his essays twenty years later.

Keywords: Pascal Bruckner, euphoria, happiness, conjugality, failure, passion, boredom, banality.

Sommaire. La stratégie narrative : structure du récit et métaphores spatiales. Entre ennui et euphorie : le désir de contrôle du bonheur. La part subversive du désir.

Cómo citar: Amar, R. (2021). « “L'Euphorie perpétuelle” : *Lunes de fiel* de Pascal Bruckner et l'échec de la vie à deux ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 36. Núm. 1 : 1-8.

¹ Université de Haïfa, ramar@research.haifa.ac.il

Pascal Bruckner, philosophe et romancier, auteur de nombreux ouvrages, ne cesse d'interroger l'évolution des rapports amoureux, la vie conjugale, le désir et les aspects associés au bonheur selon la conception occidentale. Parmi ses essais les plus connus, *La Tentation de l'Innocence* (1995, Grasset), *Les Voleurs de beauté* (1997, Grasset), *L'Euphorie perpétuelle* (2000), *Le paradoxe amoureux* (2007). Dans un entretien, il critique l'idéologie du bonheur qui auparavant était une potentialité mais qui est devenu au vingtième siècle un impératif :

... Il était un droit depuis la Révolution française, aujourd'hui, il est un devoir avec ce que cela suppose d'exclusion, de harcèlement personnel, d'anxiété. Il est ainsi passé tout entier du côté de l'anxiété : comment être en bonne santé, réussir sa vie, etc. Or l'objet du bonheur est totalement vague, c'est une quête sans fin. Personne ne sait en quoi il consiste vraiment, ni ce que cela implique de réussir sa vie. « Soyez heureux ! » Un impératif d'autant plus dur qu'il n'a pas de contenu (Bruckner, 2014).

Cet effort d'élucidation, on le relève dans ses romans aussi bien qu'un goût pour les doctrines, une critique des rapports de séduction consumériste et le rejet des illusions de mai 68. La nouvelle idéologie de ce bonheur « tyrannique » engendre la culpabilité et ressemble à la quête du salut des pratiquants. Bruckner affirme que :

Mettre les gens face à l'obligation de l'épanouissement, les contraindre à une réussite psychologique, sexuelle, physique, amoureuse, revient à les culpabiliser, tacitement, de ne pas y arriver. On met le même acharnement à fabriquer son bonheur que le dévot d'autrefois à quêter son salut auprès de Dieu. Nous ne sommes pas sortis de l'espace judéo-chrétien, nous sommes dans une de ses perversions les plus subtiles. Vouloir être libéré, saint d'esprit, hédoniste, rend paradoxalement la peur – du malheur, de la maladie, de la blessure, de la mort – omniprésente (Bruckner, 2014).

Poursuivant un raisonnement où il met en doute le bonheur des relations conjugales et de la monogamie, Bruckner, dans son roman *Lunes de Fiel* publié en 1981, expose la lutte d'un couple qui tente d'éviter l'ennui et la banalité par l'expérimentation sexuelle, l'épuisement des relations, par l'érotisme. Contrairement à son essai sur le bonheur dans *L'Euphorie perpétuelle*, *Lunes de fiel* est plutôt « diagnostique » et non simplement « symptomatique ». À ce titre, le roman dresse une critique de la conjugalité des années quatre-vingt. Bruckner accède à l'examen de la conception du bonheur dans la vie conjugale en exposant l'opposé de sa formule : en exhibant la faillite du couple à travers la détérioration inéluctable du désir et de la flamme passionnelle, il y interroge incessamment les relations d'humiliation, de souffrance et de destruction. Y-a-t-il une possibilité d'atteindre le bonheur au sein de la vie conjugale ? Les relations monogamiques ont-elles une chance ? Le présent article insistera sur ces questions en analysant la manière dont Bruckner manie son texte littéraire déjà en 1981, afin d'élaborer de façon fictionnelle les idées philosophiques qui seront émises quelques vingt années plus tard dans ses essais.

La stratégie narrative : structure du récit et métaphores spatiales

Il s'agit tout d'abord de la stratégie narrative de Bruckner qui par les dessous d'un style et par l'utilisation de l'ironie, crée les relais d'un langage sous-jacent où joue toute manière de sens second. Le lecteur décèle déjà la raison de l'étrange équivoque du titre. Un jeu de mots explicite où, ironiquement la « lune de miel », symbole du mois qui suit le mariage, la période du début de la vie conjugale, et, par analogie, un début heureux, est transformé en enfer, en « lune de fiel », liquide acide de la vésicule biliaire, et qui symboliquement représente un sentiment d'amertume, de haine contre quelqu'un. Le titre donc, a recours à la métaphore qui entre-tisse des fils de nature diverse selon des réseaux de sens qui concourent à déplorer amèrement la vie conjugale. Sans oublier le mot « lunes » au pluriel qui banalise la métaphore, et vise à souligner le fait que des « millions de lunes sont de fiel ».

Puis, par un patient travail, l'ultime révélation de l'intrigue nous est livrée dans une narration à deux niveaux : il s'agit de l'emboîtement d'un récit dans le récit principal. Le choix de la narration homodiegétique se révèle doublement motivé par les liens qu'il entretient dans le va-et-vient des deux récits : le récit premier de Didier et le second relaté par Franz. De manière perverse, Franz raconte à Didier l'histoire de son mariage en l'entraînant dans des confessions aussi ardentes qu'abominables, commençant par des révélations à propos de son épouse Rebecca « possédée d'un idéal d'amour romantique » (Bruckner, 1981 : 51), que lui, il est loin de partager, et jusqu'à leur passion satanique et la ruine de leur relation.

L'enrichissement narratif du récit est encore amplifié par l'utilisation des métaphores spatiales qui elles aussi jouent un rôle essentiel dans le dévoilement de l'intrigue. Bruckner édifie une atmosphère nébuleuse, et ce faisant, il choisit comme lieu principal du récit, un paquebot qui « si modeste soit-il, est plus qu'un moyen de transport : un état d'esprit » (Bruckner, 1981 : 15). La dimension symbolique et simulatrice du paquebot joue un rôle crucial intensifiant l'état pervers qui se tisse entre les passagers. Didier affirme : « (...) j'ai toujours trouvé un charme particulier au hublot : le charme de tout voir sans être jamais vu. C'est le petit trou de la serrure où l'on va surprendre les secrets de la mer, un face-à-face sans danger avec le monstre salé, un bon tour joué à l'adversité des éléments liquides » (Bruckner, 1981 : 15).

Si le paquebot est tout d'abord un véhicule qui transporte de nombreux passagers captifs de cette cellule le temps d'un voyage, il devient aussi la métaphore spatiale d'une histoire, un huis-clos ou plus précisément, une hétérotopie selon Michel Foucault :

... le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVIème siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique [...] mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateaux les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires (Foucault, 1967 : 49).

Dans cette perspective, l'espace du navire joue un rôle capital dans le récit. C'est le lieu « autre » détaché de l'environnement naturel et qui est en quelque sorte, un contre-emplacement. Ce lieu, Foucault l'oppose aux utopies réalisées dans lesquelles :

... tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies (Foucault, 1967 : 46).

Cette perspective est encore attestée quand le narrateur du récit explique à propos du paquebot qu'il « [e]st plus qu'un moyen de transport : un état d'esprit. Une fois la passerelle franchie, la vision du monde change, on devient citoyen d'une république particulière qui est un lieu fermé et dont les occupants sont tous oisifs » (Bruckner, 1981 : 15). En prolongeant un peu plus cette dimension, l'on découvre que le paquebot a des aspects qui évoquent une prison : la cabine du narrateur et de sa compagne est « coincée entre deux cloisons métalliques » et elle est « un placard meublé de lits superposés et d'un minuscule lavabo » (Bruckner, 1981 : 16). En décrivant l'espace intérieur du paquebot et le hublot, des phrases aussi anodines, mais insistantes que « le charme de tout voir sans être jamais vu » (Bruckner, 1981 : 16), s'insèrent dans le texte, ce qui n'est pas sans nous rappeler l'ouvrage majeur de Foucault *Naissance de la prison surveiller et punir* (1975). Le hublot qui permet de surveiller, invoque étrangement le panoptique, modèle d'architecture pénitentiaire suscitée par Jeremy Bentham² à la fin du XVIII^e siècle et reprise par Foucault dans son essai. Le but principal de la structure panoptique est de surveiller les prisonniers enfermés dans des cellules distinctives autour d'une tour, sans avoir jamais la possibilité de savoir s'ils sont ou non épiés. Cet agencement crée de manière dissimulée le sentiment des détenus, d'être perpétuellement surveillés. Contrairement aux apparences, astucieusement, le narrateur insiste sur le fait que c'est bien le sage Didier qui surveille et contrôle. Poussé par Franz à révéler ses bas instincts, il finit aussi par convoiter la belle Rebecca, car il précise que « chez l'homme le plus honnête, il reste toujours assez d'étoffe pour faire un salaud » (Bruckner, 1981 : 82).

L'effet de la dimension spatiale du navire est soutenu par la dislocation de la dimension temporelle : une dimension privilégiée se libère, où règne une déchronologie des événements. Libérés de la pure succession chronologique, les événements relatés s'inscrivent à deux niveaux : le présent sur le paquebot et le passé relaté dans les flash-backs de Franz (écrits en italique) à Didier. L'ordre chronologique cède le pas à un ordre *rétrospectif* où la narration déploie les relations du couple en complète désagrégation, accentuée par la discontinuité du récit des allers-retours entre les souvenirs de Franz et l'action durant le trajet à bord du paquebot.

Les sensations éprouvées, « la façon dont les couloirs étouffaient les bruits et les lourds relents qui y traînaient, mélange d'odeurs marines et de caoutchouc chauffé (Bruckner, 1981 : 15-16), les allusions morbides en entrant dans la cabine (« Quel beau caveau, avait dit Béatrice [...] tu prends le sarcophage du haut, moi, celui du bas » [Bruckner, 1981 : 16]) ou encore le décor obscur qui les entoure, tout cela contribue à l'atmosphère nébuleuse dans laquelle se déroule le récit : « Troublé de sentiments purs, regardant les côtes françaises s'estomper dans une buée lumineuse, craignant parfois encore d'être le jouet d'un songe, j'avais peine à refréner mon exaltation » (Bruckner, 1981 : 16). L'incessante intrusion des éléments extérieurs, comme l'espace maritime qui entoure le paquebot, et les côtes qui s'éloignent, sans repères indiscutables, détermine une constellation de la déroute est une étendue désorientée qui révèle dynamiquement le désordre des sentiments.

La métaphore spatiale, outre l'évocation et sa valeur locale, elle tend à se rapporter à un foyer de référence : un artifice de mise en scène pour sa commodité littéraire où viennent se heurter les sentiments des différents personnages en de violentes perturbations.

² « La tour d'inspection est aussi environnée d'une galerie couverte d'une jalousie transparente, qui permet aux regards de l'inspecteur de plonger dans les cellules, et qui l'empêche d'être vu, en sorte que d'un coup d'œil il voit le tiers de ses prisonniers, dans un petit espace, il peut les voir tous dans une minute. Mais fût-il absent, l'opinion de sa présence est aussi efficace que sa présence même » (Bentham, Jérémie, [1791] « Panoptique, mémoire sur un nouveau principe pour construire des maisons d'inspection et nommément des maisons de force »).

Entre ennui et euphorie : le désir de contrôle du bonheur

Le procédé de la stratégie narrative qui détermine l'esthétique de Bruckner favorise les lieux troubles du paquebot, qui à leur tour opèrent un changement sur les personnages, et privilégie les aveux de Franz : « Chacun sait qu'il n'arrive rien à bord d'un navire mais qu'on éprouve un ennui de qualité supérieure qui ressemble à de l'euphorie » (Bruckner, 1981 : 15). L'utilisation des termes *ennui* et *euphorie* renforce la fonction des métaphores spatiales. L'euphorie indique un état d'esprit d'allégresse, généralement passager qui décrit un sentiment de bien-être temporaire et superficiel. Mais dans notre cas, c'est le titre de l'essai philosophique de Bruckner qui retentit cette fois : *L'Euphorie perpétuelle, Essai sur le devoir du bonheur* (2000a), où il décrit la société qui contraint l'homme contemporain à être obsédé par la poursuite égoïste du bonheur, sans jamais trahir de faiblesse. Bruckner développe la notion du bonheur dans la société européenne contemporaine, en tant qu'obsession qu'il définit comme une obligation du bonheur : « L'idéologie propre à la moitié du 20^e siècle pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie et qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui ne s'y souscrivent pas » (Bruckner, 2000a : 19). Différentes réflexions de Bruckner nous engagent décidément dans cette voie. Dans un entretien avec Robert Louit où il développe l'idée que l'hédonisme est devenu un des axes essentiels du consumérisme, il évoque le slogan de libertaire : « Tout tout de suite, vivre sans temps mort et jouir sans entraves » et c'est précisément à ce niveau du slogan devenu d'ordre publicitaire qu'il annonce :

C'est le langage de la marchandise, c'est-à-dire le langage de l'immédiateté du désir, qui ne doit plus se censurer, parce que la censure, c'était hier, dans le temps des ténèbres, et aujourd'hui, au contraire, la satisfaction illimitée de tous les besoins est recommandée par le système lui-même (Bruckner, 2000b : 20).

Dès lors, le bonheur n'est plus un devoir individuel comme il était défini dans le texte d'Alain *Propos sur le bonheur* (1928)³ et il est donc « impossible que l'on soit heureux si l'on ne veut pas l'être ; il faut donc vouloir son bonheur et le faire » (Alain, 1928 : 231). Dans la société de la fin du vingtième siècle, commence la nouvelle ère où tout est permis, où les plaisirs sont à portée de la main, ce qui provoque l'illusion de l'idée du bonheur à tout moment et du bonheur finalement obligatoire. Une telle devise suscite également l'idée que le bonheur est de plus en plus basé sur une notion individuelle. Fonder le mariage sur un pareil bonheur, rejoint la conception du mariage cessant d'être garanti par un système de contraintes sociales décrite par Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident* :

Le mariage cessant d'être garanti par un système de contraintes sociales ne peut plus se fonder ... que sur des déterminations individuelles. C'est-à-dire qu'il repose en fait sur une idée individuelle du bonheur, idée que l'on suppose commune aux deux conjoints dans le cas le plus favorable.

Or s'il est assez difficile de définir en général le bonheur, le problème devient insoluble dès que s'y ajoute la volonté moderne d'être le maître de son bonheur... (Rougemont, 1939 : 262).

Cette approche du bonheur conjugal moderne rejoint celle de Bruckner et se révèle être le fil conducteur de *Lunes de fiel*. Très vite, on le devine, le récit excède de loin l'exercice de « l'euphorie du navire ». Engendrés par les mécanismes créateurs de l'écriture, les points de vue philosophiques de Bruckner sur le désordre amoureux occidental et le libéralisme sexuel et social des années soixante-dix y sont parfaitement exposés. Le bonheur y apparaît comme une possibilité éventuelle à même titre que la liberté et semble pouvoir remplacer la religion. Bruckner affirmait d'ailleurs que le bonheur : « ... devient valeur, au même titre que la liberté, à partir du moment où, dans nos sociétés laïques occidentales, il remplace le salut et qu'il est inscrit dans la constitution des États-Unis et des droits de l'homme. Je trouve d'ailleurs préjudiciable pour la démocratie de placer le bonheur et le bien-être au même niveau que la justice ou la liberté » (Bruckner, 2014). L'auteur ne croit pas au bonheur en tant que but de l'existence, puisque selon lui, la vie est absurde : « Nous sommes nés, sur cette Terre, sans raison. Dire que le bonheur est le but de la vie est une invention des philosophes et des religieux pour nous gâcher l'existence. Nous nous donnons de multiples buts provisoires : réussite professionnelle, amoureuse, etc. Mais personne n'a jamais assigné un but à la vie » (Bruckner, 2014).

Un tel déni relève certainement de l'explication avancée par Bruckner dans *L'Euphorie perpétuelle*, où il maintient dans sa théorie du « devoir de bonheur », qu'il est d'une part, accessible à tous, et que d'autre part, il se produit selon notre volonté, qu'il serait finalement possible de commander notre bonheur, de décider que l'on voudrait être heureux. C'est donc de cette première faute commise par Franz, qu'il est question dans le récit. Car à en croire Bruckner, le bonheur advient toujours par hasard, c'est un « art à l'indirect ». En s'engageant dans des actions en vue de poursuivre certaines finalités, l'homme rencontre sur son chemin, des moments de bonheur. La thèse de l'auteur

³ Selon Pascal Bruckner « l'expression "devoir de bonheur" vient de Malbranche qui l'identifie "au perfectionnement spirituel" et fait de la réhabilitation de l'amour-propre l'un des instruments du salut. Elle est utilisée par Kant comme un impératif hypohéthique qui prépare le règne de la loi morale : "assurer son propre bonheur est un devoir [...] car le fait de ne pas être content de son état, de vivre pressé de nombreux soucis et au milieu de besoins non satisfaits pourrait devenir aisément un grande tentation d'enfreindre ses devoirs" (*Fondement de la mystique des mœurs*). Enfin il est prôné par les utilitaristes qui mettent en avant l'obligation pour chacun de maximiser ses potentialités au nom du plaisir » (Bruckner, 2000a : 61, notes).

est qu'il serait vain de penser qu'il est possible d'accéder au bonheur comme on pourrait passer une commande : le bonheur est insaisissable. L'idée que rien n'est plus angoissant que de vouloir être heureux est exprimée dans *Lunes de fiel*, cet idéal de vie qui tend à éliminer souffrance et désagréments, Bruckner l'expose en montrant au contraire, qu'il n'apporte en fin de compte que souffrance aux protagonistes.

Bruckner joue systématiquement sur l'idée philosophique, jusqu'à la dramatiser, que la part active de l'homme est de reconnaître le bonheur et de l'accueillir. Si l'homme est incapable de reconnaître le bonheur alors qu'il se trouve à sa portée, c'est un échec. Or Franz, n'a pas su reconnaître le bonheur, ou du moins il n'a pas su le maintenir. Durant la période de séduction qui atteint son apogée dans la passion, première étape de la relation amoureuse, Franz, éperdument amoureux, fait des efforts immenses afin de séduire et de conquérir une Rebecca convoitée. Son problème est clair : il désire faire durer cette phase intense et éphémère. Bruckner affirme : « Mais le problème, c'est que le bonheur ne résulte pas d'un travail, il n'est pas accessible par la seule force de la volonté. Résultat : la réaction la plus massive est la dépression. Le bonheur, il faut l'accueillir quand il vient, le laisser repartir quand il s'en va. Impossible de le posséder » (Bruckner, 2014).

Bruckner s'applique à décrire au départ, que le quotidien est fait de moments euphoriques du couple, moments qui reposent sur l'expérience de l'enjouement de la passion nouvelle, l'idéalisation de l'autre, le culte des relations :

Nous nous enfermâmes donc chez moi... pour connaître alors ce bonheur typique du couple qui est celui de la répétition enjouée, des affections récurrentes, des soucis ajournés, un bonheur de confitures en pot et de feux de bois où l'on se calfeutre contre les rafales du dehors. Banalité que nous goûtions d'autant plus d'innocence qu'étant neufs l'un pour l'autre nous la vivions comme un écart. Nous étions assez riches, inventifs pour nous permettre un peu de conjungo, choisir la médiocrité au lieu de la subir (Bruckner, 1981 : 42-43).

La structure de la dramatisation des rapports des deux amants accentuant les différentes crises du couple, définit l'ultime révélation des deux éléments les plus tragiques de la vie à deux : la banalité et l'ennui. La banalité telle qu'elle existait dans l'Antiquité était surtout reliée aux cultes répétitifs religieux, alors que de nos jours, elle est perçue « comme un destin auquel on ne peut échapper, et qui nous contraint chaque matin à réinventer la vie et à éviter qu'elle ne s'enraye interminablement sur lundi, mardi... » (Bruckner, 2000b : 25). *Lunes de fiel* dresse le tableau de la lassitude qui s'empare du couple englouti dans la routine, état de ressassement épuisant. Ainsi se trouve en passant démontré, combien l'intensité du bonheur des deux protagonistes s'atténue et comment s'annonce d'emblée la perte de leurs illusions. Franz réalise que la vie quotidienne n'est pas seulement faite de moments d'exaltation alors qu'il réalise que la personne réelle avec laquelle il partage sa vie n'est pas celle qu'il croyait être, ou tout du moins, elle perd à ses yeux l'éclat premier qu'elle avait. En cette occurrence, il ne peut se résoudre aux habitudes, à l'ordinaire, à la routine qui ne sont pour lui qu'ennui et manque d'attraction et d'enthousiasme. De surcroît, le récit évoque la pensée de Pierre Bourdieu qui dans *La Domination masculine*, met l'accent sur les effets pratiques, symboliques et mentaux des positions de domination⁴. L'androcentrisme de Franz lui fait envisager le monde uniquement de son pont de vue masculin. Il sous-estime les petits moments de bonheur, fait de répétitions banales. Cette interprétation du récit est remise en cause dans *L'Euphorie perpétuelle*, où l'on retrouvera les mêmes aspects de la critique du quotidien banal :

Le quotidien, espace d'un sempiternel rabâchage met tout au neutre, abolit les contrastes, aplatit les contenus, constitue *cette* puissance d'indétermination qui noie amours, sentiments, colères, espoirs dans une espèce de gélatine indifférenciée. C'est pourquoi il dément tout espoir de commander le bonheur comme on commande un repas : car il le dissout, le digère, en efface la saveur aussitôt qu'il surgit (Bruckner, 2000a : 98-99).

C'est presque dans les mêmes termes que Bruckner dépeint son protagoniste. Dans cette frénésie du bonheur, Franz s'octroie tous les droits sauf celui de ne pas être satisfait. Il n'a jamais la sagesse de s'épargner la souffrance engendrée par une quête systématique, excessive, du bonheur. Aussi fait-il partie des êtres humains qui guettent incessamment sur les autres comme sur lui-même, les signes extérieurs de l'épanouissement interne. Ayant toujours peur de tomber dans la banalité, Franz traque Rebecca dans une folle course à la quête du bonheur.

Accablé par ses relations avec Rebecca, Franz fait au départ quelques efforts pour tenter de sauver sa vie de couple qui devient de plus en plus routinière. Or ses tentatives pour introduire de la nouveauté et de l'enthousiasme dans leur vie conjugale conduisent le couple vers une nouvelle étape dans la détérioration de leur relation. Franz dédaigne et rejette les moments d'ennui qui normalement devraient conduire ensuite le couple vers une ascension positive : « Tout obstacle écarté, le désir devenait fade. Car le désir est fils de la ruse : il veut les voies buissonnières de l'oblique, la ligne droite l'ennuie ». (Bruckner, 1981 : 123). Il retombe dans la lassitude et ne réalise pas que l'évolution des relations amoureuses, de la vie affective, est souvent discontinuée. C'est à ce double mouvement des moments de vide et de la créativité nouvelle qu'appartient sans doute, la solution du bonheur de la vie à deux. Il faut

⁴ Voir Pierre Bourdieu : *La Domination masculine* (1998 : 28). Les structures de domination sont « le produit d'un travail incessant de reproduction auquel contribuent les différents agents: les hommes (avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique), les femmes victimes inconscientes de leurs habitus et les institutions : famille, Eglise, école, Etat ».

en trouver l'origine et le résultat positif. Or Franz est incapable de faire cet effort et il méprise Rebecca qui elle, est prête à tout afin de sauvegarder leur bonheur conjugal :

Rebecca était compliquée parce qu'elle explorait avec minutie tous les recoins de cette cage qu'elle nommait sa passion pour moi ; mais en retour elle n'était pas complexe ; n'explorant que ces recoins elle n'avait aucun mystère à m'offrir. Au lieu d'un élan créateur, elle se desséchait dans l'analyse malheureuse de ses sentiments. On pardonne tout à un être, lui disais-je, sa vulgarité, sa bêtise, sauf de s'ennuyer avec lui (Bruckner, 1981 : 123).

Rebecca, amoureuse délaissée, piégée par son désir de rendre Franz heureux, oublie son bonheur personnel, s'adonnant à toutes sortes de manœuvres afin de plaire et d'attirer à nouveau son amant. Le couple finit par tomber dans la destruction réciproque. Après s'être initié aux libertés sexuelles les plus licencieuses (en passant par le stade de l'urine et jusqu'aux excréments intestinales), Franz s'enfonce dans l'ennui et le vide qui s'emparent peu à peu de lui : « là les amants devraient se séparer au plus fort de leur passion, se quitter par excès d'harmonie... » (Bruckner, 1981 : 91).

Le renoncement à *l'existence* en échange de la sécurité, le visage sans attrait de l'amour légitime. Ce huis clos qui banalise les êtres les moins doués pour la banalité alourdit les plus mercuriels. Je voyais autour de moi les individus s'abîmer dans la médiocrité, vieillir en se résignant, abandonner un à un les élans de leur jeunesse pour les marais du fonctionariat conjugal (Bruckner, 1981 : 126).

Or le roman de Bruckner doit se lire comme une description créatrice de sens préalable. Le projet de base se résumerait à deux intentions : accentuer le fait que la banalité est nécessaire dans la poursuite du bonheur ; l'ennui est essentiel afin de faire renaître la passion. Dans sa quête infinie de plaisirs et de satisfactions toujours assouvis, Franz, frustré, ne réalise pas que si les moments de médiocrité et de banalité sont insupportables, ils sont aussi nécessaires, car c'est tout particulièrement à partir de là, que surgissent les événements signifiants, les moments de bonheur intense.

Cet état paradoxal est aussi essentiel pour faire renaître l'amour des conjoints. Or l'amour entre Franz et Rebecca ne semble pas appelé à renaître de ses cendres. Au contraire, il n'y a que célébration de décrépitude. La banalité qui devrait être une première étape vers le bonheur, tout comme l'ennui évoqué par Bertrand Russell dans *La Conquête du bonheur* sont des stades nécessaires dans la conjugalité. Selon Russell, l'ennui est d'une part ce qui tue le bonheur, et d'autre part, ce qui conduit au prochain désir et à la recherche de nouveaux moments enthousiastes : « Boredom is essentially a thwarted desire for events, not necessarily pleasant ones, but just occurrences such as will enable the victim of *ennui* to know one day from another. The opposite of boredom, in a word, is not pleasure, but excitement » (Russell, 1955 : 37).

Mais comment estimer à leur juste valeur les moments banals et l'ennui du couple ? Ceci est quasiment impossible pour Franz pris dans l'engrenage de ses désirs constamment inassouvis et dont le but est d'être continuellement en quête de nouvelles aventures. Dans *Lunes de fiel*, l'idée que le bonheur conjugal est un échec est exposée de manière à exhiber toutes les déceptions de la vie conjugale. L'égoïsme et l'arrogance de Franz, le fait qu'il n'apprécie pas l'amour de Rebecca, le mènent en fin de compte à la négligence et au mépris de sa compagne : « *Je suis prêt à tout donner à qui ne demande rien, mais ne veux rien céder à qui attend tout de l'autre. Je m'étais épris de Rebecca parce qu'elle avait accueilli notre liaison comme un surcroît de bonheur dans une existence sereine et non comme la planche de salut d'une solitude désemparée* » (Bruckner, 1981 : 39).

Par la suite, Bruckner dresse le tableau de deux partenaires qui évoluent dans des directions opposées : Rebecca de plus en plus amoureuse de Franz, tente de donner une forme de permanence et de stabilité à leur relation et elle ne se contente plus de leur duo comme d'un « surcroît de bonheur » – Franz devient son bonheur. Par contre, ce dernier, toujours dans l'erreur, perçoit le bonheur de toute autre manière. Il y a pour lui confusion entre bonheur et plaisirs comme l'indique Bruckner dans *L'Euphorie perpétuelle* où il introduit la notion du « devoir de bonheur ». Par devoir de bonheur, il entend une idéologie propre à la société postmoderne (dont Franz est l'emblème) qui « pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui ne s'y souscrivent pas » (Bruckner, 2000a : 17).

La part subversive du désir

La dernière étape dévastatrice exposée par Bruckner dans *Lunes de fiel*, est celle des défis respectifs. Il décrit la frustration quotidienne de Franz qui doit bien se rendre à l'évidence : un principe de répétition commande sourdement les existences. Il devient de plus en plus accablé par l'habitude et la répétition qu'analysait Georges Bataille dans *L'Erotisme* :

Le plus grave est que l'habitude atténue souvent l'intensité et que le mariage implique l'habitude... Le goût du changement est sans doute maladif, et sans doute ne mène-t-il qu'à la frustration renouvelée. L'habitude au contraire a le pouvoir d'approfondir ce que l'impatience méconnaît (Bataille, 1957 : 122-123).

Franz affronte l'habitude qui suscite l'ennui de la vie conjugale, rejette toute limite logique, afin de faire revivre la force de ses sentiments. Alors qu'il ne peut se résoudre au cadre régulier du mariage qui n'est pour lui qu'une issue étroitement limitée, il obtient une solution dans une sexualité abusive où il espère conserver intact le feu de sa passion et entraîne sa compagne dans un tourbillon de pratiques sexuelles.

C'est ainsi que progressivement s'instaurent entre les deux amants des rapports sexuels, scabreux et violents. Dans un lyrisme effréné, le narrateur décrit les actes sexuels subversifs : « *Je n'avais pas connu jusque-là de jouissance plus sublime : cette cataracte d'or qui coulait drue, impitoyable, me fouettait la peau, bouchait mes narines, brûlait mes yeux, m'enveloppait sous une nappe chaude où je baignais, souillé, meurtri, plein de cet élément...* » (Bruckner, 1981 : 39). Ou encore par une multitude d'images où s'exerce une quête obsessionnelle incessante : « *Je deviens le pot de chambre de Rebecca, ses latrines, son tout-à-l'égout, son sol d'épandage, ses sentines, sa tnette* » (Bruckner, 1981 : 85) ; « *... mes lèvres fêtaient l'écume de son puits noir...* » (Bruckner, 1981 : 85). Les deux amants ne sachant comment évoluer dans leur passion, s'adonnent à de nouvelles expériences sexuelles frénétiques.

C'est dans ce double mouvement de l'impression première de Franz de vivre une relation amoureuse exceptionnelle, puis finalement de plonger dans la déception en s'apercevant du leurre, que se situe le mépris de Franz, ce qui conduit à la détérioration de la relation du couple.

Dans la logique de Franz, le désir évoque celui qui conduit à l'aliénation de l'Autre, formulé par Jacques Lacan dans « La subversion du sujet et la dialectique du désir » : « Le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène de leur refente » (Lacan, 1966 : 794). Ce passage nous fournit donc une confirmation des tendances qui nous étaient apparues dans *Lunes de fiel* et qui concernent la conception du désir fécondé par Franz. Il devient évident que la « subversion du sujet » provient de « la dialectique du désir ». La subversion advient car le sujet n'est pas ici le sujet de la conscience de soi, mais il est l'effet de l'aliénation de l'Autre. Franz confond cette relation scabreuse et humiliante avec une véritable relation amoureuse fondée sur l'égalité des deux partenaires : « *En nous excluant du commun, nos anomalies nous grandissaient, confirmaient le caractère exceptionnel de notre attachement...* » (Bruckner, 1981 : 88). Prétendre ainsi conserver la vivacité de leur désir ne conduit le couple que vers la déchéance : « *L'aimant moins, je la détestais presque, et comme la perversion avait été le moyen qu'avait pris notre haine, la perversion disparue se transforma en méchanceté...* » (Bruckner, 1981 : 94).

C'est aussi le lieu de souscrire à un autre aspect encore plus saisissant abordé par Bruckner : le thème du sadomasochisme et de ces corollaires, le pouvoir et l'asservissement, le bourreau et la victime, auxquels les personnages s'adonnent à tour de rôle. Les relations de bourreau et de victime proviennent du mépris de Franz (et son désir de dominer Rebecca) d'une part, et d'autre part, dans la résignation de Rebecca (avec son pouvoir de culpabilisation). C'est tout d'abord Franz qui sera le bourreau, puis le dépassant de loin dans sa cruauté, Rebecca, qui prendra sa revanche, dépassant les limites de la logique de son partenaire, essayant toujours de le satisfaire dans ses exigences sexuelles.

Afin d'éviter la souffrance, Rebecca victime et complice de son bourreau, rend son amant responsable de son vécu et de ses frustrations. Franz, pour qui inconsciemment être aimé signifie être approuvé et toujours satisfait, est incapable de se défaire de ces relations bourreau-victime dans lesquelles il s'enfonce de plus en plus, trouvant une jouissance forcenée à sa cruauté : « *J'avais délaissé son corps pour camper en maître dans son cerveau où je faisais régner la terreur. Je dominais son âme, modulais ses pensées* » (Bruckner, 1981 : 150).

De peur d'être rejetée, Rebecca accepte et interprète les exigences de Franz comme de l'amour. Aussi ne tente-t-elle jamais de se défendre des situations humiliantes qui entretiennent sa condition de victime et sa dépendance envers le bourreau. Rebecca en adoptant une attitude de victime fait preuve d'un asservissement évident à son bourreau alors que Franz, par son insensibilité, lui soustrait son indépendance. Dans ce système, les relations humaines véritables n'existent plus. Se construit alors une forme de pouvoir plus subtil, bien différent de celui de Franz son bourreau, mais non moins efficace, où Rebecca réussit à le manipuler jusqu'à finalement le convertir en invalide, désormais à sa merci.

Ainsi sur la base de ces relations infâmes, les personnages sont à tour de rôle asservis. La servitude est présente d'emblée par des allusions où admiration et haine se confondent. Malgré leur aversion réciproque, il est frappant de constater qu'une connivence s'installe entre les deux partenaires qui nourrissent et entretiennent une relation malade et des rapports vicieux.

Franz, insensible à la « complicité gluante des couples » est séduit de plus en plus par des aventures sans lendemain. Il dénonce le modèle bourgeois de la monogamie basée sur la fidélité : « *Les êtres de la fidélité sont d'abord les êtres de la tiédeur, ce qui les rend inacceptables à mes yeux...* » (Bruckner, 1981 : 155). Avec sarcasme, Franz glorifie le libertinage et le casanovisme :

Je me refusais à acquérir une mémoire amoureuse et n'existais que par le regard mobile et versatile des autres. Je ne voulais plus qu'un être et un seul embrasse l'ensemble de ma vie, je n'aurais pas ce confident unique et singulier qui témoignerait, pour la postérité, de ce que je fus. Ne pas vivre en couple c'est renoncer à sa propre légende je préférerais vivre dispersé, sans laisser de trace derrière moi, parce que l'engagement amoureux me plongeait dans une mémoire qui ressemblait à de l'amnésie (Bruckner, 1981 : 155).

Si nous essayons de localiser les raisons de la décision de Franz, se révèle aussitôt comme indubitable l'importance du marché amoureux des théories libérales des années soixante-dix. La conception de la sexualité libérée devient une évidence face à la monogamie et la vie en couple. La révolte inconsciente de Franz se manifeste par le rejet du déclin de la passion et le conduit à des exigences malsaines, puis finalement au refus du bonheur paisible. Tout comme dans l'œuvre de Michel Houellebecq⁵, où l'on retrouve la frustration comme principe constitutif des personnages, la lutte infinie pour la satisfaction des désirs physiques et matériels dans un univers où la logique libérale organise tout – du travail à la sexualité – Franz contraint Rebecca à le suivre dans des rapports sexuels de plus en plus extrêmes. Ils tombent tous deux dans le cercle destructif de l'extase des vertus, celle que Bruckner nomme : « l'exaltation des vertus aristocratiques – l'aristocrate est celui qui ne connaît aucune loi, aucune borne à son désir, qui est donc prêt à réduire l'autre en esclavage – » (Bruckner, 2000b : 27). À la manière du personnage libertin sadien, Franz ne peut souffrir aucune pause dans la satisfaction de ses désirs perpétuels sans l'interpréter comme une chute, un échec amoureux. Quant à Rebecca, abandonnant son désir d'être heureuse auprès de son amant, elle fait de sa revanche son « bonheur » et à son tour, elle ne vivra plus que pour sa vengeance.

Le culte du bonheur lié au progrès technologique, qui, en quelque sorte, remplace celui de la religion, conduit aussi à la vérification quotidienne de la satisfaction et creuse toujours davantage l'insatisfaction humaine. Les sociétés abondantes où règne la prospérité conduisent l'être humain à toujours réclamer plus. Le bonheur, celui qui était une possibilité presque inaccessible au cours du 19^e siècle, devient au cours du 20^e siècle, un droit, voire même un devoir : « On veut le bonheur à toute force et on s'en veut de ne pas y arriver. On se déteste, on en veut à la société. À partir du moment où on n'y arrive pas, on pense qu'on est un être déchu, qui va tomber dans une sorte de banalité ou d'infériorité » (Bruckner, 2000b : 24).

Lunes de fiel reflète la vision du bonheur conjugal de Pascal Bruckner en tant qu'objectif illusoire provenant de la réussite matérielle. Sa doctrine est traduite d'une part, par la voie de la stratégie narrative, d'autre part, par la révélation des conséquences de la libération sexuelle et le désir de contrôle du bonheur, la banalité et l'ennui, la part subversive du désir. Le récit met en relief l'impotence du personnage principal Franz, qui confond plaisir et bonheur. Le plaisir, sensation passagère, affaire d'organes, où l'esprit n'a pas à intervenir, est pour Franz l'essentiel. Pour lui, toutes les jouissances sont bonnes, et pour être heureux, il faut les accumuler pêle-mêle. Vouloir être heureux à tout prix et à chaque instant de la vie conjugale, sans savoir accepter les moments ordinaires de la vie quotidienne, risque de mener à l'échec de la vie à deux. On pourrait d'ailleurs citer à ce sujet la réflexion vingt ans plus tard, de l'écrivain philosophe :

... J'ai toujours préféré les mots de plaisir et de liberté à celui de bonheur. Comme pour tous les gens de ma génération, ce mot là paraissait entaché du crime fondamental de tiédeur, de fadeur. En même temps, il est probable que je me défends contre la tentation, assez forte aujourd'hui, de tomber dans ce grand chaudron, fait à la fois de réussite matérielle, professionnelle, conjugale, familiale, qui m'attire autant qu'elle me repousse. J'en avais d'ailleurs déjà parlé dans un roman, *Lunes de fiel*, où, pratiquement dans les mêmes termes je dénonce ce « bonheur immonde » (Bruckner, 2000b : 27).

Références bibliographiques

- Alain (Chartier, É.), (1928) *Propos sur le bonheur*. Paris, Gallimard.
- Amar, R., (2018) « Michel Houellebecq : la possibilité du bonheur dans l'ère du vide » in *Les Lettres romanes*. Vol. 72, n° 1-2, pp. 155-171.
- Bataille, G., (1957) *L'Erotisme*. Paris, Minuit.
- Bentham, J., (1791) « Panoptique, mémoire sur un nouveau principe pour construire des maisons d'inspection et nommément des maisons de force » in *Archive* [En ligne]. Paris, Imprimerie nationale, 7-8. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k114009x/> [Dernier accès le 22 avril].
- Bourdieu, P., (1998) *La Domination Masculine*. Paris, Seuil.
- Bruckner, P., (1981) *Lunes de fiel*. Paris, Seuil.
- Bruckner P., (2000a) *L'Euphorie perpétuelle, essai sur le devoir du bonheur*. Paris, Grasset.
- Bruckner P., (2000b) « Le droit au bonheur est devenu un devoir », Entretien Robert Louit avec Pascal Bruckner in *Magazine littéraire*. N° 389, pp. 20-27.
- Bruckner P., (2014) « Le bonheur devient une valeur culpabilisante », Entretien avec Danièle Luc in *Psychologies* [En ligne]. Disponible sur : <http://www.psychologies.com/Culture/Philosophie-et-spiritualite/Savoirs/Articles-et-Dossiers/Quelles-sont-nos-valeurs-morales/Pascal-Bruckner-Le-bonheur-devient-une-valeur-culpabilisante> [Dernier accès le 3 janvier 2020].
- Foucault, M., (1967) « Des espaces autres. Hétérotopies », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars in *Architecture, Mouvement, Continuité*. N°5, pp. 46-49.
- Lacan, J., (1966) « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » in *Écrits*. Paris, Seuil.
- Rougemont, de D., (1939) *L'Amour et l'occident*. Paris, Plon.
- Russell, B., (1955) *The Conquest of Happiness*. New York, The New American Library.

⁵ Voir à ce sujet : Ruth Amar, « Michel Houellebecq : la possibilité du bonheur dans l'ère du vide » (2018).